

# LE CIEL

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ASTRONOMIQUE DE LIÈGE



**VOLUME 53**

**NOVEMBRE 1991**

**MENSUEL** (ne paraît pas en juillet-août)

ISSN 0771 - 3010

« Avec l'aide de la Direction générale de l'Enseignement, de la Formation et de la Recherche du Ministère de la Communauté française »

Membre de l'A.R.S.C.

Deposé à Liège X 50 FB

## La Société Astronomique de Liège

Elle regroupe les amateurs d'astronomie de la région liégeoise, sans distinction de qualification ou de profession. Elle soutient et aide les clubs scientifiques existant dans les établissements d'enseignement secondaire. Pour toute correspondance, écrivez au

*Président* : A. Lausberg, ou au  
*Rédacteur* : J. Manfroid,  
à l'Institut d'Astrophysique, avenue de  
Cointe 5, 4000 Liège. En cas  
d'urgence téléphonez au 041/52.99.80.  
Autres adresses de contact:

*Vice-président*: P. Noez  
(041/43.97.45);

*Trésorier*: J. Hanoset, rue Petite  
Traverse 6, 4053 Embourg  
(041/65.51.36);

*Secrétaire*: D. Gering, Lotissement  
Les Roses 16/4, 4680 Oupeye  
(041/78.23.82 - répondeur);

*Attaché de presse* : A. Sokoloff  
(041/23.07.24).

### Inscription

Par versement d'une cotisation annuelle au compte n° 001-1514355-67 de la Société Astronomique de Liège, avenue de Cointe 5, 4000 Liège.  
Montants actuels des cotisations : individuelle, 550 F - familiale: 700 F - membre protecteur : 1000 F - membre scolaire : 400 F.

### Bibliothèque

La bibliothèque de la Société, richement fournie en ouvrages de vulgarisation, est accessible aux membres avant les conférences (de 19h30 à 20h00) et les exposés-débats mensuels (de 19h30 à 20h30). Il est conseillé de venir dès l'ouverture. Le prêt est gratuit pour les sociétaires et consenti pour une période d'un mois, renouvelable.

*Bibliothécaire*: M. Tannier  
(041/79.69.68).

### Exposés-débats

Des exposés-débats ont lieu le troisième vendredi de chaque mois. Ils permettent un large échange de vue entre les animateurs et le public.

### Prêt d'instruments

Des instruments d'initiation sont à la disposition des membres. Les prêts sont consentis pour une période de trois mois. Pour connaître les disponibilités, téléphoner au 041/37.66.75  
(M. Cola, rue du Cerf 36, 4100 Seraing)

### Observation

La Société possède un observatoire accessible aux membres. Il est situé à Nandrin en Condroz et est équipé d'un télescope de 255 mm d'ouverture entraîné, sous toit amovible, permettant la photographie astronomique. Des séances d'observation y sont organisées tous les mois.

# Le Ciel

Volume 53 ISSN 0771-3010 novembre 1991

- 290 Vie de la Société  
294 Inforastro  
295 Poésie cosmique (*Stella*)  
296 L'astronomie dans le monde  
302 Où chercher les planètes en décembre (*P. Noez*)  
303 Ephémérides de décembre (*N. Jonlet*)  
304 Le ciel de décembre (*P. Noez*)  
306 Les observateurs (*J. Jonlet*)  
308 A notre bibliothèque  
309 Les cultes solaires (*J. Duchesne-Guillemin*)

### Photos de couverture

1 Alignement sur l'écliptique de la Lune, Vénus, Mars, Régulus, Mercure et Jupiter, observé le 15 juillet par Jules Jonlet depuis l'Argentine (ce qui explique que l'écliptique soit pratiquement vertical). Pose de 12 secondes, sans entraînement, sur Fujichrome 400. Objectif 28mm, F/D=2,5.

2 La Voie lactée a été photographiée le 30 juillet par Jules Jonlet, toujours depuis l'Argentine. On y voit la région de la Croix du Sud, du Centaure et des Voiles. Pose de 8 minutes sur Fujichrome 400, objectif de 28mm à F/2,5. L'entraînement a été réalisé grâce à l'équatorial à planchette d'écrit dans la rubrique des observateurs (page 306).

3 Orion, la région de la célèbre nébuleuse, et les trois rois. Pose de 20 minutes sur Ektachrome 64.

### Nos annonceurs:

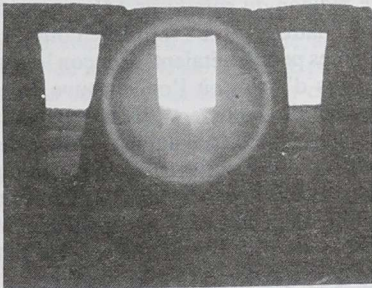
PEN, page 292  
Lichtenkneker Optics, couverture 4  
Librairie Béranger, couverture 4

# Les cultes solaires

Jacques Duchesne-Guillemin

Texte de la conférence prononcée par Monsieur J. Duchesne-Guillemin à la Société Astronomique de Liège, le 13 septembre 1991.

De tout temps, beaucoup de peuples ont vénéré le soleil, source de toute vie. À Stonehenge, en Angleterre, le point de l'horizon où se lève le soleil au solstice d'été est indiqué par une pierre levée à quelque distance du cercle central, qui pourrait donc bien avoir été un temple du soleil. Les hautes pierres qui le composent ont été amenées de très loin : quel travail! Avant l'invention de la roue! Cela suppose évidemment une organisation sociale, des chefs capables de se faire obéir, comme ceux qui firent élever les pyramides, et peut-être une foi comme celle à laquelle nous devons nos cathédrales.



Stonehenge

Mêlé à la politique, le culte du soleil atteignit, en certaines régions du monde, des proportions formidables, à divers moments de l'histoire humaine.

Il y a seulement cinquante ans, se lançait à la conquête de toute la terre un empire dressé militairement, dont le souverain était censé descendre d'*Amaterasu omi kami*, « la grande déesse qui éclaire le ciel ».

Quatre ans plus tard, les démocraties occidentales abattaient cet empire, en même temps (à deux mois près) que son allié, lequel avait pris pour emblème la croix gammée, symbole très ancien qui signifiait probablement, au moins à l'origine, la course du soleil (Goblet d'Alviela, *Encyclopaedia of Religion and Ethics*, 4, 328).

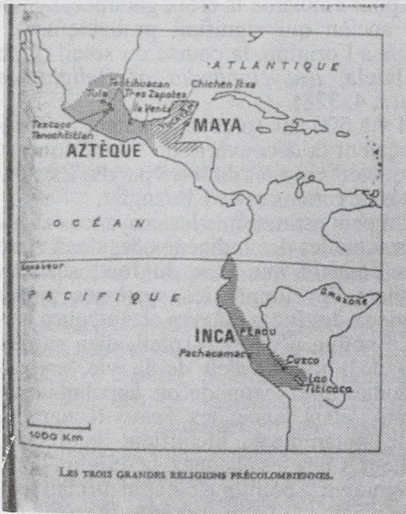
Il y a 500 ans (plus exactement 499) commençaient la découverte de l'Amérique et la conquête d'empires du soleil par des Espagnols armés de canons et de l'Évangile.

On peut estimer que les croyances et pratiques actuelles des indigènes des deux Amériques donnent une idée du fond sur lequel s'étaient développés les systèmes politico-religieux des Incas, Mayas et Aztèques.

La notion d'un dieu-soleil, dieu suprême, dieu de lumière, dieu de la vie, est assez répandue chez ceux qu'on appelait encore, quand j'étais jeune, les Peaux-Rouges. Les Hopi, notamment, identifient le soleil au créateur. Chez les Natchez, la religion domine entièrement la politique : le chef du clan solaire est le vicaire de l'être suprême, le soleil. C'est là, peut-être, une forme élémentaire de la religion solaire des Incas, Mayas et Aztèques. Disons cependant deux mots d'un rite encore pratiqué aujourd'hui en Amérique du Nord et qu'on appelle *Danse du Soleil*. Il est célébré surtout au printemps, pour remercier l'être suprême des bienfaits reçus dans l'année et en demander d'autres pour l'année à venir; mais c'est aussi un rite de passage à l'âge adulte, consistant en épreuves sanglantes et en jeûnes accompagnés de visions. Dans l'état du Montana, une société fut instituée par un jeune homme qui avait eu, après avoir jeûné, la vision du dieu-soleil. Il adopta des novices, qui eurent à leur tour des visions analogues.

Chez les Incas, le soleil, *Inti*, dont était censé descendre l'empereur, avait son temple dans la capitale, Cuzco, dans la Cordillère des Andes; de plus, chaque province nouvellement conquise était tenue d'avoir, elle aussi, son temple au même dieu *Inti*. Au premier mois de

l'année, on célébrait sa grande fête, sous la direction du souverain. Il consacrait un breuvage qui était ensuite partagé entre les assistants de race impériale, puis il offrait au dieu les coupes d'or où l'on avait bu. On sacrifiait ensuite un lama, etc. — Comme le souverain participait à la nature divine de son père, son corps momifié était conservé dans le temple et était l'objet d'un culte. — Tous ceux qui avaient vécu selon les règles et confessé leurs péchés passaient après leur mort au ciel du dieu-soleil.



Chaque temple avait son collège de vierges sacrées, vouées au soleil et tenues à la chasteté.

Dans la religion maya, le dieu-soleil avait une tête de jaguar, mais il était aussi le dieu de la musique et de la poésie (comme, en Grèce, Apollon). Les mayas furent conquis par les Toltèques, chez qui existaient des ordres militaires. Deux d'entre eux sont fameux, les « aigles » et les « jaguars », les premiers symbolisant le soleil diurne, les seconds le soleil dans son trajet sous la terre.

Les Aztèques avaient élevé deux grandes pyramides, celle du soleil et celle de la lune. Le soleil était, chez eux aussi, vénéré sous deux formes et deux noms. Sous sa forme nocturne, représentée sur le calendrier aztèque par un homme qui tire la langue, ayant soif de sang, il était l'objet de sacrifices humains : « Un prisonnier, le plus brave et le plus digne de tous, était choisi pour personnifier le dieu. Pendant

toute une année, il était honoré comme un roi; il apparaissait revêtu des ornements du dieu et il disposait de quatre femmes et d'une petite cour personnelle. A la fin d'une année, on organisait une grande fête en son honneur. Le jour venu, il se retirait dans un temple isolé. Après avoir fait ses adieux aux personnes de sa suite, il gravissait les escaliers de la pyramide du temple et, à chaque marche, brisait un morceau de la flûte dont il s'était servi. Dès qu'il atteignait la plate-forme du temple, il était saisi par quatre prêtres qui l'étendaient sur la pierre du sacrifice et un cinquième lui ouvrait la poitrine avec un couteau en silex. Ils en arrachaient le cœur, puis le cadavre était reposé à terre, et la tête tranchée allait rejoindre les crânes entassés dans un râtelier à proximité du temple. Ce rite dramatique illustre et représentait le chemin parcouru par le soleil pendant l'année; le vieux soleil mourait quand il atteignait le zénith, et renaissait dans un autre prisonnier qui était choisi ensuite. » (Hultkranz, Religions des grandes civilisations précolombiennes, dans *Histoire des Religions*, Pléiade, III, p. 831)

Les prisonniers sacrifiés et les guerriers tués au combat gagnaient un paradis situé à l'est et appelé *maison du soleil* : ils en revenaient au bout de quatre ans sous forme de colibris.

Tous ces peuples étaient, de façon lointaine, originaires d'Asie, où l'on retrouve — sans plus parler du Japon — divers éléments de culte solaire. Les Youkaghirs, sur la côte de l'océan arctique, priaient le soleil, qu'il appelait mère-soleil, gardienne de la justice et de la moralité et protectrice des opprimés. Mais, chez leurs voisins Tchoukchis, c'est l'étoile polaire qui représentait l'être suprême.

Plus près de nous les Massagètes, peuple iranien d'Asie centrale dont nous parle le père de l'histoire, Hérodote, n'adoraient que le soleil et lui sacrifiaient des chevaux.

La chrétienté, onze siècles avant sa victoire sur les empires américains du soleil, avait connu son premier triomphe en se substituant, dans l'empire romain, au culte des empereurs divinisés et identifiés en soleil. Ceci formera le centre de mon exposé, ou son point culminant.

Le paganisme romain résultait de la combinaison de deux traditions très anciennes, dont nous allons d'abord dire quelques mots : la tradition chamito-sémitique et la tradition indo-européenne.

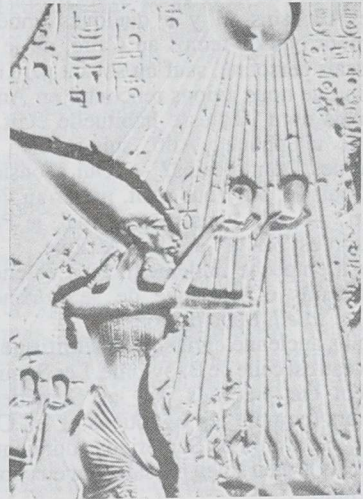
Les Egyptiens, peuple hamitique, sont célèbres pour leur culte du soleil. Leur plus ancienne capitale, au nord-est de ce qui fut plus tard le Caire, a reçu en grec le nom d'*Héliopolis*. Le plus ancien obélisque encore debout, vieux de plus de 5000 ans, est à Héliopolis. Le clergé de cette ville est l'auteur de la plus ancienne théologie, laquelle considère le soleil sous ses trois aspects, levant, midi et couchant, *Khepri*, *Rê*, *Atum*. Quant à *Osiris*, c'est peut-être l'ancien roi d'une région du delta : identifié au soleil nocturne, il était mort et avait ressuscité (comme fait le soleil chaque matin).

Le pharaon accomplissait des rites figurant la marche de l'astre. « Le pharaon, fils de Rê, du dieu qui dispense équitablement sa lumière à tous les humains et met en fuite les monstres, qui distribue sa justice et réprime les mauvaises actions, le pharaon est responsable devant son père de ses actions sur terre, et subira un jugement devant le tribunal du dieu » (Desroches-Noblecourt, dans Mortier et Gorce, *Histoire des Religions*, Paris, 1948, p. 266)

Le privilège, d'abord réservé au pharaon, de s'identifier à Osiris et de ressusciter comme lui, fut étendu, sous la sixième dynastie, aux nobles et à partir de la douzième, à tout le peuple. — C'est sous cette dynastie que fut construit à Thèbes, en Haute-Egypte, un temple au dieu Amon identifié à Rê, le soleil. Près de Thèbes, le vaste temple de Karnak reproduisait, selon une thèse récente, la course diurne du soleil. — Champollion, le déchiffreur des hiéroglyphes, déclarait grande et heureuse l'idée de symboliser la destinée des âmes par le plus frappant des phénomènes célestes, le cours du soleil. (Lacouture, *Champollion*, 1988, p. 434)

Après une période d'occupation étrangère, l'empire fut restauré par la dix-huitième dynastie, dont l'un des rois, qui régna de 1370 à 1352, fut l'auteur d'une des plus grandes révolutions religieuses que le monde ait jamais connues. En réaction contre le clergé d'Amon, le dieu de Thèbes, ce pharaon fonda sa propre religion, une religion susceptible de maintenir l'unité de l'empire, lequel s'étendait hors

d'Egypte et s'efforçait de dominer la Syrie : pour obtenir la faveur des Syriens, il était opportun de substituer à tous les dieux des théologiens de Thèbes (dieux solaires ou autres, humains ou à tête d'animal), un seul dieu visible et universel, le disque solaire, *Aton*. Le pharaon, qui s'appelait d'abord Aménophis IV, prit le nom d'Akhenaton, qui signifie « Aton est satisfait », et bâtit en aval de Thèbes sa propre capitale, Akhetaton, qui veut dire « horizon d'Aton ». Le dieu unique y était figuré en un disque d'où émanent des rayons dont chacun se termine par une main, symbole de la bienfaisance du dieu.



Magnifique est ton apparition à l'horizon du ciel,  
ô Disque vivant qui vécus le premier,

ainsi commence un hymne à Aton,

Une fois levé à l'horizon du ciel, tu remplis toutes  
les terres de ta beauté  
Tu es beau, tu es grand, tu étincelles, et tu domines  
toutes les contrées.  
Tes rayons embrassent les pays, tous autant que tu  
en as créés.  
Tu es Rê et tu pénètres jusqu'à leur extrémité.  
Tu es enchaînés pour ton fils chéri.  
O toi, dieu unique, à côté de qui il n'en existe point  
d'autre,  
Tu as créé la terre selon ton désir.  
Tu es dans mon cœur et nul ne te connaît, si ce  
n'est ton fils, le roi Akhenaton.

Cette religion fut de courte durée : à la mort d'Akhenaton, le clergé traditionnel, les prêtres de Thèbes reprirent leurs droits. Mais l'initiative monothéiste du pharaon a peut-être inspiré, vers la même époque, le fondateur d'un autre monothéisme, Moïse, né en Egypte, ne l'oublions pas, Moïse, dont cependant le dieu ne se confond nullement avec le soleil, pas plus qu'avec aucune autre de ses créatures.

Aux Etats-Unis, les tenants de l'*afrocentrisme* se prétendent gens du soleil, *sun people*, les blancs n'étant que gens de la glace, *ice people*. Et l'un deux, le professeur Leonard Jeffries soutient que la civilisation égyptienne était d'origine nègre.

Les Egyptiens n'accepteraient nullement cette filiation : ils ne se considèrent même pas comme Africains. Il y a quelques années, j'étais pour peu de temps au Caire, où je ne connaissais personne, sauf un savant père dominicain que nous avions rencontré en Amérique mais dont l'adresse habituelle était au Caire. Je téléphone : Allô, suis-je bien au couvent des Dominicains? — Oui Monsieur — Pourrais-je, s'il vous plaît, parler au Père Anawati? — Ah, vous tombez mal, le Père Anawati n'est pas là : il est en Afrique.

Cela n'empêche nullement, bien entendu, des Africains d'Amérique de se prétendre *peuple du soleil*. Mais passons.

La plus ancienne civilisation *sémitique* de haut niveau est celle de Babylone. Les Sémites y avaient été précédés par les Sumériens, inventeurs (comme les Egyptiens et les Chinois) de l'écriture. Les Sumériens adoraient le soleil, mais le dieu soleil passait pour eux après le dieu-lune.

Au contraire, les **Babyloniens** donnent la primauté au soleil. Ils le prient comme le roi des cieux et de la terre, maître de justice et d'équité. C'est lui qui dicte à Hammurabi, le souverain de Babylone au dix-huitième siècle avant J.-C., le premier code, bien avant le code hittite, avant le Décalogue, avant le code de Justinien et celui de Napoléon.

Shamash joue un grand rôle dans la principale œuvre littéraire de la Mésopotamie, la geste du héros Gilgamesh. Shamash, avec d'autres dieux, a bâti ce géant : c'est lui qui lui a montré l'amour et qui l'encourage à entreprendre des hauts faits. La mère du héros offre à Shamash de l'encens pour qu'il protège son

fil. Gilgamesh et son ami se mettent en route : chaque soir, ils creusent un puits pour faire une libation à Shamash, qui les encourage. Ils tuent le taureau céleste, le vident de ses entrailles et l'offrent, en s'inclinant pleins de respect, à Shamash.

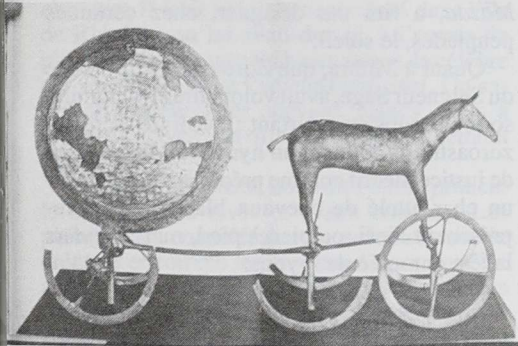
Quand l'ami de Gilgamesh a maudit une prostituée qui lui avait rendu service, Shamash lui fait changer sa malédiction en bénédiction. Les deux amis, à la recherche de la plante d'immortalité, suivent le chemin de Shamash, c'est-à-dire qu'ils s'enfoncent sous terre comme fait chaque soir le soleil, lequel est seul à pouvoir franchir la mer — et la mort. Les Babyloniens ne croient pas à une véritable survie.

En Syrie, peuplée de Sémites occidentaux, le dieu principal est Hadad, dieu de l'orage, appelé aussi Ba'al. Il a notamment un temple à Alep, il en a un autre, dans le Liban actuel, à Ba'albek. Après la conquête d'Alexandre, Hadad-Ba'al fut identifié à Zeus, lui-même identifié à Hélios, si bien que Ba'albek prit le nom d'Héliopolis (comme il y avait une Héliopolis en Egypte, et une aussi en Grèce : Corinthe). Le temple de Ba'albek-Héliopolis passait pour une des merveilles du monde. Il en subsiste des restes imposants. « La Syrie, écrit le savant belge Franz Cumont, était restée dans la pratique profondément et même grossièrement idolâtre, mais elle se rapprochait cependant théoriquement du monothéisme. »

Il y avait un autre culte solaire en Syrie, à Emèse sur l'Oronte (aujourd'hui Homs, d'où part la piste pour Palmyre, à mi-chemin de Babylone). Le dieu s'appelait Elagabal. Une pierre noire et conique le figurait, tout comme à Héliopolis d'Egypte le dieu Rê. Les Emésiens y reconnaissaient l'image imparfaite du soleil. Ce dieu allait être transporté à Rome par un empereur d'origine syrienne, qui portait le même nom que lui, Elagabal. Nous en reparlerons.

Les Romains parlaient une langue, le latin, de la grande famille linguistique **indo-européenne**, dont font partie aussi les langues germaniques, celtiques, slaves, grecque, indo-iranienne, etc. On a pu, en les comparant entre elles, reconstituer non seulement la langue commune dont elles dérivent mais aussi, dans une certaine mesure, la religion du peuple qui la parlait. Les Indo-Européens adoraient le

ciel, qu'ils appelaient le Ciel-Père, dont témoignent le nom grec *Zeus pater*, le nom latin *Jupiter*, le nom sanskrit *Dyauspitar*, etc. Il est probable qu'ils adoraient, en particulier, le soleil. On en est sûr pour les Germains, grâce à un char, datable d'environ 1000 av. J.-C., trouvé à Trundholm en Scandinavie.



Nous verrons qu'en comparant un détail du rituel romain avec un détail de la mythologie hindoue, on a pu reconstituer un complexe mythico-rituel relatif au soleil, attribuable aux Indo-Européens.

Nous allons parler de l'Inde, mais avant cela, n'oublions pas le peuple de langue indo-européenne le plus anciennement attesté, les **Hittites**, qui dominèrent l'Asie Mineure pendant des siècles, à partir du dix-septième, et dont je vous ai cité le code. Le roi hittite se désignait lui-même comme « mon soleil » et, à sa mort, il devenait un dieu. Mais les Hittites adoraient le soleil sous le nom d'une déesse (ce qui ne doit pas nous étonner outre mesure, puisque les Japonais et les Youkaghirs, nous l'avons vu, adoraient des déesses du soleil et puisqu'en allemand *Sonne* est féminin; en néerlandais aussi).

Les textes sacrés les plus anciens de la **religion hindoue** sont les hymnes du Véda, au nombre de plus de mille, dont plusieurs sont adressés au soleil.

Celui qui a engendré ce ciel et cette terre, *dit un de ces hymnes*, celui qui se revêt des choses, se faisant d'elles comme un manteau, en qui habitent les six vastes régions (les quatre points cardinaux, plus le nadir et le zénith), et parmi elles comme un oiseau il étend puissamment son regard,

celui de qui sortent, selon les temps, les vents qui purifient, et de qui coulent les océans de toutes parts, celui qui fait mourir et qui fait vivre, par qui toutes choses respirent,...

des chevaux bais à l'allure rapide tirent ce dieu lumineux qui flamboie au ciel dans sa splendeur.

Le prêtre hindou, par la magie de son sacrifice matinal, prétendait, comme en Egypte le pharaon, faire lever le soleil.

Le soleil n'est pas le dieu suprême des Hindous; il est pourtant appelé une fois le regard de Mitra et de Varuna, qui sont leurs deux dieux souverains et qui sont associés respectivement au soleil diurne et au ciel nocturne.

Ces deux dieux forment avec Agni, le feu (latin *ignis*, russe *ogon'*), une triade : en combinant les initiales de leurs noms, AUM, on obtient la syllabe mystique OM, qui résume la divinité.

L'un de ces trois dieux, *Mitra*, nous intéresse particulièrement, parce que c'est lui qui en Iran s'appelle *Mithra* (nous l'écrivons avec th) et dont le culte se répandit, comme nous le verrons, dans l'empire romain. Mitra/Mithra était une personification du contrat. Associé au soleil, il voyait tout et gardait, avec Varuna, la loi, la loi cosmique, rituelle et morale. Ceux qui avaient fait le bien gagnaient après leur mort le ciel suprême, qui, au-delà de ceux de la lune et des étoiles, était le ciel du soleil.

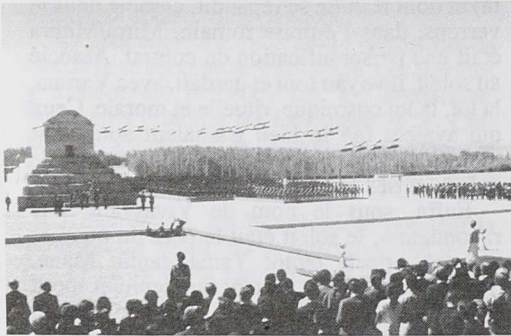
Enfin, sous le nom de Vivasvant, « le rayonnant », le soleil était le père du premier homme, appelé tantôt Yama, tantôt Manu. Yama était devenu, en tant que premier mort, le roi de l'au-delà. Quant à Manu, c'était l'ancêtre de l'une des deux dynasties royales, la dynastie solaire, l'autre étant la dynastie lunaire. C'est de la première que fait partie Rama, que certains Hindous intégristes veulent aujourd'hui mettre à la place d'Allah.

L'empereur mongol Akbar, qui régna sur l'Inde de 1556 à 1605, voulut mettre fin aux conflits de religion qui désolaient son immense empire en créant une religion nouvelle qui aurait combiné l'islam, le bouddhisme, le zoroastrisme, etc, et même le christianisme. Cette

religion aurait proclamé la sainteté de la vache, l'autorité suprême de l'empereur et le culte du soleil, ce dernier point inspiré par le zoroastrisme (dont les fidèles, nous le verrons, prient face au soleil), mais cela rappelle aussi la religion du pharaon Akhenaton et celle de certains empereurs romains dont nous parlerons. Le projet de l'empereur Akbar n'eut pas le temps de prendre corps : il l'avait conçu dans les dernières années de son règne, et vous savez où en est l'Inde.

L'Iran avait hérité, de son passé indo-iranien, une religion très semblable à celle des Hindous. Mais elle fut réformée par un prophète, Zoroastre, qui prêchait une théologie où tous les anciens dieux se réduisaient à un seul, Ahura Mazda, le Seigneur Sage. Ce n'était pas le soleil, mais il se confondait parfois avec cet astre.

La figure suivante montre le tombeau de Cyrus, le fondateur de l'empire perse, dont on a célébré, il y aura vingt ans le mois prochain, le 2500<sup>ème</sup> anniversaire. Quel était le grand dieu de Cyrus? Les spécialistes ne sont pas d'accord là-dessus. Mais ce qui n'est pas discutable, c'est que le fronton du tombeau s'orne d'une grande fleur, symbole évident du soleil.



Tombeau de Cyrus à Pasargades (photo prise en octobre 1971)

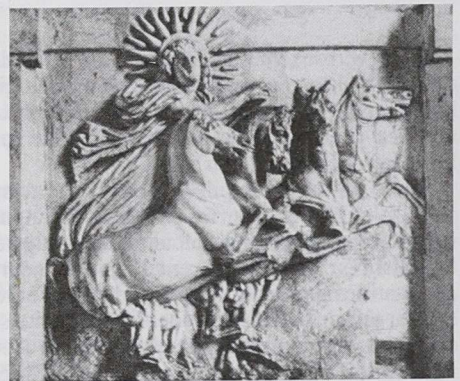
Darius, qui régna un peu plus tard sur l'empire perse (et envahit la Grèce, mais fut battu à Marathon), se proclamait le protégé du Seigneur Sage. Il le représentait sous l'aspect d'un buste planant dans le ciel : ce buste émerge d'un disque ailé, autre symbole solaire, emprunté celui-ci à l'Égypte.

En outre, le palais de Darius, à Persépolis, s'orne d'un motif répété à profusion : la fleur solaire.

On y voit aussi, terrassant un taureau, le lion, animal solaire que nous avons rencontré à Ba'albek-Héliopolis et que nous retrouverons plusieurs fois.

Les Zoroastriens, adorateurs du Seigneur Sage, se tournent pour prier, nous l'avons déjà dit, vers le soleil. Et le nom de ce dieu, *Ahura Mazda*, a fini par désigner, chez certaines peuplades, le soleil.

Quant à Mithra, que Zoroastre, le prophète du Seigneur Sage, avait volontairement ignoré, son culte subsista pourtant : et le livre sacré des zoroastriens contient un hymne à Mithra, dieu de justice, décrit comme précédant le soleil sur un char attelé de chevaux blancs. On le représentait ainsi, ou bien à pied, mais toujours la tête entourée de rayons.



Seau sasanide avec Mithra sur son char

Les Iraniens concevaient, sous le nom de Xvarnah, un fluide de feu qui, émané du soleil, pénétrait chacun des fidèles, notamment le roi, dont il entourait la tête d'une auréole : c'est l'origine de l'auréole qu'on attribua aux saints du bouddhisme, à ceux du christianisme et à ceux de l'islam.

Dans la mythologie iranienne, le démon avait tué le premier homme et le premier taureau : la semence animale était montée dans la lune, la semence humaine dans le soleil. Et Yima (le Yama hindou), fils du soleil rayonnant Vivanhan/Vivasvant, était le roi de l'âge d'or.

Les Grecs invoquaient dans leurs serments Hélios, le soleil : puisque ce dieu voyait tout, il découvrirait les parjures. On le représentait souvent, monté sur un char attelé de quatre chevaux. Il était spécialement adoré dans l'île de Rhodes : on lui avait dressé, à l'entrée du plus grand port, une très haute statue, le célèbre colosse, d'où vient l'adjectif *colossal*. On sacrifiait à Hélios des chevaux blancs. Mais à Emèse, en Syrie, on offrait à Hélios seulement du miel.

Les Anciens Grecs, nous dit Platon, priaient le soleil à son lever et à son coucher. Les philosophes considéraient le soleil comme le créateur et comme le plus grand dieu, dont les autres se bornaient à exprimer les diverses fonctions. Il était identifié notamment à Apollon, mais aussi à Zeus et à Hadès, le dieu des morts.

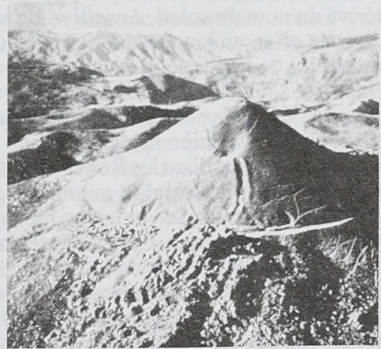


Apollon, venu tardivement en Grèce à partir de l'Asie Mineure, était un dieu archer et guerrier, mais aussi guérisseur, incarnant la raison et la morale, inspirant les prophétesses, et musicien commandant aux muses. Mais il prit de plus en plus l'apparence d'un dieu

solaire. Adopté par les Romains, une fresque de Pompéi, par exemple, le représente tenant le globe céleste.

Ce caractère solaire a permis l'identification d'Apollon à Hélios et à Mithra dans une religion composite qui exista, au dernier siècle avant J.C., aux confins des mondes grec et iranien : en Commagène.

Cette religion avait été créée de toutes pièces par un roi d'ascendance mi-iranienne, mi-macédonienne, et de nom grec : *Antiochus*. Il s'était fait bâtir un tombeau en forme de cône sur le sommet d'une montagne. Là, on le représentait assis à côté de trois dieux et d'une déesse, ou, en bas-relief, accueilli par chacun des dieux par une poignée de mains. L'idée que le roi était dieu n'était pas nouvelle : elle avait été reprise aux pharaons par Alexandre, d'où elle était passée à ses successeurs, directs ou indirects. De là, elle allait gagner la Rome des Césars, à peu près dans le temps où les cultes orientaux se propageaient dans l'empire, comme nous allons le voir.



Avant cela, les Romains n'avaient pas ignoré le dieu soleil, qui faisait partie de leur héritage indo-européen. Ils continuaient notamment à pratiquer un rite auquel je faisais allusion tout à l'heure : c'était un rite de la naissance du soleil chaque matin ; sa signification, que les Romains ne percevaient plus clairement, a été retrouvée (par mon maître Georges Dumézil) grâce à un mythe hindou. Le 11 juin, les Romains célébraient la fête de Mater Matuta, la mère matinale, c'est-à-dire

l'aurore. « Ces rites sont les suivants, écrit Dumézil : primo, alors que le temple de Matuta est normalement interdit aux esclaves, les dames réunies pour la fête introduisent exceptionnellement dans l'enceinte une esclave, qu'elles expulsent ensuite avec gifles et coups de verges; secundo, les dames portent dans leurs bras, « traitent avec égards » et recommandent à la déesse non pas leurs propres enfants, mais ceux de leurs sœurs ». On lit dans les hymnes védiques, primo que l'aurore écarte et chasse les ténèbres la nuit; secundo que « les deux sœurs jumelles ont revêtu des couleurs différentes, dont l'une brille, dont l'autre est noire... Léchant le veau de l'autre, elle a mugé. » Le symbolisme est clair : le soleil a été enfanté par la nuit, dont la sœur, l'Aurore, prend soin du nouveau-né.

A part ce rite des *Matralia*, les Romains de la République connurent un culte solaire introduit à Rome par la *gens* des *Aurelii*. « On pense, écrit un auteur ancien (Festus) que la famille *Aurelia*, originaire de la nation sabine, fut ainsi appelée d'après le soleil, parce que le peuple romain lui donna un terrain pour y faire des sacrifices au soleil : ils étaient appelés, par un dérivé du nom du soleil, *Ausellii* ». Le soleil se disait en effet, en langue sabine, *ausel* (*s>l*, selon une loi de la phonétique latine).

Plus tard, sous l'empire fondé par Auguste, la dynastie des Sévères en général et Caracalla en particulier se soucièrent de créer une religion unitaire, rassemblant les Romains de toute condition et de toute origine autour de celui qui, nouvel Alexandre, se voulait un monarque universel et civilisateur. Caracalla se faisait appeler *Sol Inuictus Imperator*.

C'est peut-être dans une intention analogue que l'empereur Elagabal, dont nous avons déjà cité le nom à propos de sa patrie d'origine, la Syrie, voulut imposer à Rome le culte unique du dieu dont il portait le nom, d'ailleurs parfois modifié en *Heliogabalus*. Cet empereur rééditait à Rome le régime des rois-prêtres qui avaient jadis gouverné au nom des dieux l'orient égyptien et sémitique. Sur les monnaies et les inscriptions, il apparaît dans le costume prestigieux d'un sacerdoce royal. Comme son dieu, il porte le titre d'*Inuictus*. Dans une fameuse procession, on le voyait marcher à reculons pour tirer le char sacré, face à son dieu.

Mais Elagabal fit scandale par ses extravagances et le culte émésien ne lui survécut pas. Une autre forme de culte solaire eut plus de succès à Rome et dans tout l'empire : celui de Mithra.

Ce dieu iranien, importé par des marins et des soldats, était représenté dans tous les temples, qui étaient souterrains, dans l'acte de sacrifier un taureau. Ceci pose un problème car jamais le dieu, en Iran, n'avait été censé accomplir un tel sacrifice. Nous devons donc nous demander ce que cet acte représente. Selon une explication récente, il symbolisait la précession des équinoxes, découverte depuis peu par l'astronome grec Hipparque, qui travaillait à Rhodes. Mais cette hypothèse est difficile à prouver. Une autre a au moins le mérite de la simplicité : Mithra représenterait le soleil, et le taureau, la lune (ceci à cause des cornes figurant assez bien le croissant lunaire). La victoire de Mithra sur le taureau, c'est alors celle que remporte le soleil sur la lune à la fin de chaque mois, quand, s'étant peu à peu rapprochée de lui, elle disparaît à nos yeux. Les mystères de Mithra, qui promettaient l'immortalité, étaient particulièrement répandus dans l'armée romaine. En tout cas, ils étaient réservés aux hommes.

Après le scandale d'Elagabal, l'empereur Aurélien (descendant de ces *Aurelii* qui, nous l'avons vu, avaient introduit, sous la République, le culte du dieu sabin du soleil), fit une réforme que l'on peut comparer à celle du pharaon Akhenaton puisqu'elle consistait à imposer le culte du soleil non pas sous sa forme sabine, ni sous celle d'Elagabal, ni de Mithra, mais simplement sous le nom de SOL INVICTUS.

Ce dieu portait les mêmes titres que l'empereur : il était *augustus, imperator, dominus imperii romani*. Réciproquement, l'empereur était *inuictus* et radié comme le dieu.

Ce culte solaire répondait à une conception philosophique selon laquelle le soleil non seulement présidait à la naissance des âmes, mais les attirait de nouveau à lui quand elles s'étaient délivrées de leur enveloppe de chair. Les disciples de Pythagore posaient la question : que sont les îles des bienheureux? Et ils y répondaient : le soleil et la lune. L'âme passait de la lune au soleil, comme on le voit sur un relief.

L'âme rejoignait ainsi la lumière intelligente qui domine le monde.

« Le système était cohérent et de nature à rallier un large consensus », écrivait récemment mon collègue de l'Institut de France, Robert Turcan. « Mais, » poursuivait-il, « les chrétiens ne pouvaient admettre d'autre seigneur, *dominus*, que *Kurios Christos*, même si ultérieurement les empereurs chrétiens devaient tous porter le titre de *dominus noster*... Les chrétiens ne connaissaient pas d'autre image visible du dieu invisible que le Messie incarné, mort et ressuscité : ils ne pouvaient adorer comme dieux aucune des créatures de Dieu, ni le soleil, ni à plus forte raison l'empereur ! La religion nouvelle excluait toute espèce de compromis avec l'idolâtrie, même cosmique : l'empereur restait l'ennemi numéro un, tant qu'il ne serait pas chrétien. »

Constantin, par intérêt politique, adopta la religion chrétienne. Mais, peu après sa mort, le paganisme eut un dernier sursaut : l'empereur Julien, instruit en philosophie et dégoûté des superstitions des chrétiens et de la conduite criminelle de certains d'entre eux, à commencer par Constantin, entreprit de restaurer l'ancien culte exclusif de *Sol Inuictus*. Mais sa réforme ne fut pas moins éphémère que n'avait été autrefois, en Egypte, celle d'Akhenaton. Elle le fut même davantage, car son règne ne dura que quatre ans. Un oracle lui avait prédit qu'après avoir vaincu les Perses, il serait conduit vers l'Olympe sur un char flamboyant pour atteindre le palais de son père le soleil. Il fut tué en combattant les Iraniens. Lui mort, le christianisme triompha définitivement.

Pour quelles raisons ? Pour quelles raisons naturelles ?

En ce qui concerne la religion de Mithra, la réponse est facile : en face du christianisme ouvert à tous, hommes, femmes et enfants, la religion de Mithra, réservée aux hommes, n'avait aucune chance.

La religion chrétienne ne différait pas des cultes païens en ce qu'elle montrait un dieu mourant et ressuscitant, car les cultes solaires faisaient cela aussi, le dieu soleil mourant et renaissant chaque jour, ou chaque année. Ce qui faisait la différence, c'est que le christianisme était fondé sur un drame humain réel,

extrêmement émouvant, le meurtre d'un innocent, et que ce meurtre était interprété comme le sacrifice d'un fils par son père.

Depuis longtemps, la coutume du sacrifice humain avait été condamnée par les Grecs, comme le fait bien voir le mythe d'Iphigénie, la vierge qui, sur le point d'être immolée pour obtenir des dieux un vent favorable, était au dernier moment remplacée par une biche.

Dans la bible, le bras d'Abraham sur le point d'égorger son fils était arrêté par un ange de l'Eternel.

Dans l'Eucharistie, le sacrifice institué par Jésus s'accomplissait de façon non sanglante, sous l'apparence — on a dit *sous les espèces* — du pain et du vin. Mais le souvenir de l'atroce supplice n'était nullement effacé : il continuait à exercer une sorte de fascination, en face de laquelle les cultes du soleil, avec leurs sacrifices d'animaux, faisaient piètre figure.

Le christianisme, donc, l'emporta. Et nous voici au sommet de notre itinéraire de ce soir, à partir duquel la descente sera plus courte que les chemins montants, sinueux et parfois malaisés qui nous y ont conduits.

Le christianisme ne supprima pas d'emblée et partout tous les éléments du culte solaire. Par exemple, Constantin, qui jusqu'en 323 avait souvent gravé sur les monnaies le *Sol Inuictus*, fit, après la conversion, passer la statue de ce dieu pour son propre portrait, la conservant ainsi à la vénération du peuple. (Je vous ai indiqué l'origine solaire de l'auréole des saints, je n'y reviens pas.)

Des chrétiens, s'autorisant d'une prophétie de Malachie qui avait annoncé comme sauveur un *Soleil de Justice*, identifièrent le Christ à ce soleil ; et on alla jusqu'à représenter sur une mosaïque du mausolée de la famille des *Julii*, découverte de nos jours sous la basilique de Saint Pierre, au Vatican, Jésus auréolé de lumière sur un char attelé de quatre chevaux.

La naissance du soleil, ou si l'on préfère, sa renaissance, était fêtée au moment à peu près du solstice d'hiver, le 25 décembre, jour appelé *dies natalis*. C'est cette date, en vertu de la même identification, qu'un pape choisit pour fixer la date (qui était inconnue !) de la naissance du Christ. C'est ainsi que la *dies natalis* devint la Noël : le soleil nouveau-né a fait place à l'enfant Jésus.

Le jour de la semaine qui, dans le paganisme, était consacré au soleil et que les chrétiens avaient baptisé 'jour du seigneur', en grec *kuriakè hèmèra*, en latin *dominica dies* (d'où en italien *domenica*, en espagnol *domingo* et chez nous *dimanche*) continua chez certains peuples, pourtant convertis, à porter le nom du soleil : *Sunday, Sonntag, Zondag*.

Le culte du soleil, partout où il subsistait encore, fut condamné. Mais le soleil continuait à être objet d'admiration, d'affection, sinon de vénération. François d'Assise, en un cantique, œuvre unique où il allie à la plus stricte orthodoxie l'amour de la nature, s'adresse à Dieu en ces termes :

Loué sois-tu, mon Seigneur, avec toutes les  
créatures,  
spécialement messire le frère soleil,  
lequel est jour, et tu nous éclaires par lui!  
Et il est beau et rayonnant d'une grande  
splendeur :  
De toi, Très Haut, il porte signification.

On ne pouvait pas dire plus, mais c'était beaucoup : le soleil symbole du créateur.

Il n'y avait plus qu'un souvenir à demi conscient de la religion solaire dans l'usage antique, repris par les papes de la Renaissance, de dresser sur les places des obélisques, dont on avait peut-être oublié la signification. Les deux premiers rapportés d'Égypte l'avaient été par l'empereur Auguste, qui fit servir l'un d'eux, à Rome, d'aiguille pour un gigantesque cadran solaire qu'un archéologue allemand a récemment retrouvé, à plusieurs mètres de profondeur sous le sol de la ville. Les papes savaient du moins que ces mégalithes avaient une fonction religieuse, païenne évidemment, puisqu'ils eurent soin de les christianiser en les surmontant d'une croix. Quant aux pyramides, autres symboles solaires, elles n'étaient pas transportables, mais elle furent imitées une fois à Rome, et elles l'ont été tout récemment à Paris, où la pyramide du Louvre est si bien placée : dans la perspective de deux arcs de triomphe et d'un obélisque enlevé au temple de Louqsor, près de Karnak, et donné en 1836 au roi des Français.

La découverte de Copernic, confirmée par Képler et par Galilée, rendit au soleil son plus haut prestige en le plaçant au centre du monde. Même, certains esprits, soucieux de concilier la science et la foi — il y en a eu de tout temps

— situèrent Dieu le Père à la place du soleil, son Fils, son verbe créateur émanant de lui comme un rayon jusqu'au Saint Esprit à la périphérie : ou bien (on avait le choix) Dieu le Fils était la circonférence, le Saint Esprit le rayon qui l'unit au Père.

Au 17<sup>e</sup> siècle, une utopie composée par l'Italien Campanella, à l'imitation de la célèbre utopie de l'Anglais Thomas Morus, s'intitulait *La Cité du Soleil*. Elle servit d'enseigne à une secte protestante.

Ce même siècle vit ressusciter, en France, l'antique adulation hyperbolique d'un souverain par son identification à l'astre du jour : Louis XIV, le « roi très chrétien », était aussi le Roi-Soleil.

Sur un mode plus mineur, s'exprimait dans la langue une certaine familiarité affectueuse envers le soleil, par l'emploi de diminutifs : le mot *soleil* vient de *soliculus*, diminutif de *sol* : de même en russe *solnce*. Mais le russe n'en reste pas là puisqu'on y trouve *solnysko*, diminutif à la seconde puissance, et qu'un des dieux slaves du soleil s'appelait non seulement *Svarog*, mais aussi, en diminutif, *Svarozic*. Mais n'allons pas chercher si loin. J'ai trouvé en flamand (j'en lis quelquefois pour aider mes petites-filles), dans un conte de Karel Van de Woestijn, l'expression *lieve zonneke*, cher petit soleil... : revoici le thème du soleil nouveau-né.

Notre folklore a longtemps conservé dans les feux de la Saint Jean la trace d'un culte solaire : au solstice d'été, on faisait dévaler d'une colline une roue en paille enflammée, symbole évident.

Il s'est passé de nos jours quelque chose que je trouve comparable au triomphe du christianisme sur la religion solaire. Les shahs d'Iran avaient mis sur leur drapeau le lion et le soleil : en outre, le dernier shah reçut le titre, nouveau et forgé exprès pour lui, d'*Aryamehr*. Il faut savoir que *mehr* est la forme moderne de l'ancien nom du dieu Mithra, mais qu'il signifie aussi, en souvenir du contrat que personnifiait le dieu, sympathie, amour. *Aryamehr* désignait donc le shah comme l'ami des Aryas, c'est-à-dire des Iraniens, et comme leur soleil. Ce culte, on le sait, n'a pas pris : peut-être lui manquait-il, pour plaire à la foule, ce qui caractérise éminemment le shiisme : l'élément passionnel, la commémoration de martyres, commémoration exaltée et parfois sanglante, et la hantise du sacrifice humain.

Notre société moderne connaît une forme nouvelle de culte du soleil, mode plutôt que religion évidemment, mais mode puissante et irrationnelle, qui porte les femmes blanches, jadis jalouses de leur peau claire, à vouloir, l'été venu, brunir. Je parle bien entendu de la passion des bains de soleil, conséquence de l'usage d'abord thérapeutique des bains de mer et rendue possible par la facilité des communications et particulièrement de l'accès à la Méditerranée, vers laquelle déferlent chaque année des millions de gens du Nord.

Avouons que cette Méditerranée est attrayante, ne serait-ce que comme spectacle. Quoi de plus beau que le miroitement du soleil sur une mer bleue? J'ai connu dès ma jeunesse ce spectacle enchanteur. Le poète Paul Valéry, né dans un port de la Méditerranée, avait deux couleurs favorites, le bleu et l'or — évidemment le soleil sur la mer.

« Certainement », a-t-il un jour confessé, « rien ne m'a plus formé, plus imprégné, mieux instruit — ou construit — que ces heures dérobées à l'étude, distraites en apparence, mais vouées dans le fond au culte inconscient de trois ou quatre déités incontestables : la Mer, le Ciel, le Soleil. Je retrouvais, sans le savoir, je ne sais quels étonnements et quelles exaltations de primitif. »

Et l'un des thèmes de sa poésie n'est autre que le soleil, allié aux thèmes de la vie, de la mort, et d'un autre encore de ceux que nous avons rencontrés jusqu'ici. Aussi, pour terminer, citerai-je quelques vers de cet extraordinaire poète qui, comme il l'a dit lui-même, était plus connu que lu, et plus lu que compris.

Le plus souvent cité de ses poèmes est le *Cimetière Marin* (où était enterré son père et où il a demandé à l'être à son tour). La première strophe, évoquant le miroitement, sur la mer, du soleil de midi, rappelle le Soleil de Justice dont nous avons plusieurs fois parlé :

Ce toit tranquille où marchent des colombes  
Entre les pins palpite, entre les tombes.  
Midi le juste y compose de feux  
La mer, la mer toujours recommencée,

cette mer qu'il compare plus loin à une peau de panthère et à une chlamyde trouée

De mille et mille idoles du soleil,

merveilleuse imitation de ce miroitement inépuisable (« idoles » étant pris au sens étymologique d'images).

Je ne voudrais pas passer sous silence un autre poème, celui qui rendit son auteur, à 46 ans, brusquement célèbre : *la Jeune Parque*.

La jeune Parque est une jeune personne qui médite sur la vie et la mort (d'où son nom) devant la mer, d'abord sous les étoiles, puis au soleil levant. Dans la nuit, elle évoquait le temps heureux où elle s'abandonnait innocemment à la lumière :

Porose à l'éternel qui me semblait m'enclore,  
Je m'offrais dans mon fruit de velours qu'il  
dévore,

ainsi apparaît le thème du sacrifice,

Je ne sacrifiais que mon épaule nue  
A la lumière,...

thème repris plus loin : elle a voulu mourir, puis elle s'est endormie et la voici au lever du jour :

Mystérieuse Moi, pourtant, tu vis encore,  
Tu vas te reconnaître au lever de l'aurore,  
Amèrement la même...

...O rude  
Réveil d'une victime inachevée,  
...impérissable hostie (hostie = victime).

Et, dans les derniers vers du poème, la jeune fille, que le sommeil et la lumière ont délivrée de son funèbre projet, accepte joyeusement la vie et s'offre au soleil, mais non pas en un sacrifice consommé comme celui des victimes immolées au dieu soleil des Aztèques, mais sous une apparence analogue à celle de l'Eucharistie :

Alors malgré moi-même, il le faut, ô Soleil,  
Que je l'adore, Lui qui mes ombres pénètre :

Je te chéris, éclat qui semble me connaître,  
Feu vers qui se soulève une vierge de sang  
Sous les espèces d'or d'un sein reconnaissant.

Valéry n'a-t-il pas traduit là, peut-être sans le savoir, « je ne sais quels étonnements et quelles exaltations de primitif »?